

Frédéric Douillet (1825-1900)

Heurs et malheurs d'un industriel tisserand à Burcin

Par Françoise BARRAUD

Frédéric Auguste, né en 1825 à Bizannes, est le troisième enfant de Joseph Douillet, propriétaire cultivateur de Bizannes puis fermier à Burcin et de **Marie Madeleine de Lemps**, de Châbons (petite-fille de Louis Michel Melchior de Lemps, seigneur de la Touvière, noble).

En 1844, à 19 ans, il vit à la Croix-Rousse à Lyon où il épouse, le 31 décembre, **Marie Thérèse (Mariette) Gallet**, 22 ans, originaire de Burcin, fille de Joseph Gallet (ou Sarra Gallet) cordonnier de Châbons et Marie Thérèse Jullien de Ternin¹, un des hameaux de Burcin.

Ils sont tous deux qualifiés de fabricants d'étoffes ; Mariette est enceinte. Ils vivent dans le même immeuble, au 101 Grande Rue, ainsi que Frédéric Hippolyte Douillet, 27 ans, lui aussi fabricant d'étoffes, cousin de l'époux. Emilie, jeune sœur de Frédéric née en 1828, est également tisseuse à la Croix-Rousse.

L'ascension

Le jeune couple va rapidement s'installer rue du Bœuf dans le quartier Saint-Jean où naît leur première enfant en avril 1845 ; elle mourra en août 1846, âgée de 16 mois, chez sa grand-mère maternelle, à Ternin¹. De retour à la Croix-Rousse, la famille s'agrandit avec la naissance de quatre autres enfants entre 1847 et 1858. Ils déménagent plusieurs fois dans le même quartier.

Ils travaillent dans leur domicile où ils hébergent

1. Le village de Burcin est composé de quatre hameaux : le Bourg, Ternin, les Censes, Cuétan.

et emploient deux à trois apprentis et ouvriers tisseurs, filles et garçons. On les trouve pour la dernière fois à Lyon dans le recensement de 1866, époque à laquelle ils n'ont plus d'employés.²

En 1864, Mariette hérite, par ses parents, d'un tènement à Ternin¹, comprenant les parcelles B98 et B100, avec deux bâtiments, cour et jardin³. En 1868, le bâtiment B98 est démoli. Devenue propriétaire, la famille Douillet quitte Lyon pour Burcin, probablement vers 1867/68.



Maison B100 à Ternin

Ils conservent le sol et la cour ainsi que la maison B100 jusqu'en 1882 mais semblent vivre assez tôt aux Quatre-Routes où Frédéric achète, à une date inconnue, la parcelle C20 à Gabriel Perrin.

2. AM de Lyon – Recensements de population de 1851, 1856, 1861, 1866.

3. Matrice cadastrale de Burcin.

En effet, le 25 juillet 1873, sont comparus Douillet Frédéric [...], commis en soierie et François Barbier, charron [...] père nourricier et voisin au décédé, lesquels nous ont déclaré que Antoine Marthou, âgé d'un an, enfant en nourrice [...] est décédé hier dans la maison de Frédéric Douillet située à Burcin¹ ;

François Barbier, charron, habite au Bourg¹, donc la famille Douillet est probablement déjà installée aux Quatre-Routes² à cette époque. Le fait qu'ils prennent un enfant en nourrice semble révéler une situation financière modeste.

En novembre 1880, le malheur frappe de nouveau : leur troisième fils, Benoît Hippolyte, commis en

1. ADI, 9NUM/5E64/10, Burcin. naissances, mariages, décès. Coll. départementale (1873-1882), page 84, acte 5.

2. Quatre-Routes : lieu-dit situé au niveau de l'actuel rond-point d'accès à Burcin sur la RD520. Il fait partie du hameau du Bourg.

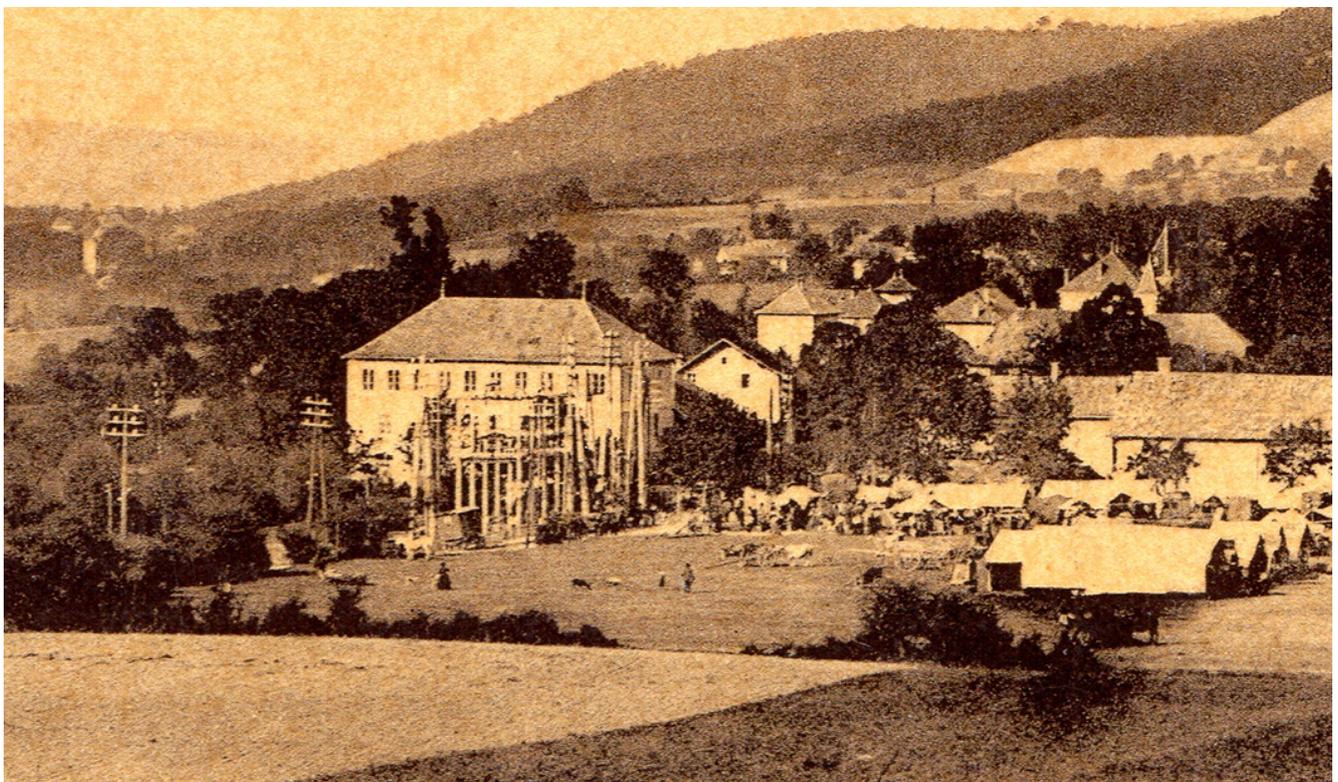
soierie, célibataire âgé de 28 ans, meurt dans la maison de ses parents, située aux Quatre-Routes.

Jouissant d'une position respectée, Frédéric fait partie du Conseil Municipal de Burcin dès août 1870, devient adjoint en 1876 puis maire entre 1879 et début 1884.

En septembre 1880, sa fille Marie Alexandrine Pauline épouse Jean Marie **Joseph** Bourgeat, instituteur à Burcin. Il s'agit du fils de Jean Bourgeat qui sera adjoint au maire en 1888.

Gabriel Perrin avait construit une forge en 1872 sur la parcelle C20. Frédéric Douillet la détruit et réalise une construction nouvelle, qu'il termine en 1882³, où il crée un atelier de tissage ; en outre, il installe une cinquantaine de métiers chez des ouvriers dans les campagnes.

3. Matrice cadastrale de Burcin, registre des augmentations et diminutions.



Burcin, maison et ateliers de Frédéric Douillet aux Quatre-Routes sur une carte postale datant d'avant l'incendie de 1910.

La chute

Malheureusement, ce projet sans doute trop ambitieux échoue rapidement : le 29 février 1884, un dossier de faillite s'ouvre au Tribunal civil de Bourgoin ; un an plus tard, le 29 avril 1885, la faillite est prononcée pour insuffisance d'actif.

Le 5 mars 1884, l'inventaire de faillite fait état d'un passif de 6262 francs pour un actif de 300 francs. Frédéric Douillet doit environ 4000 francs à Joseph Milliat-Carrus, charpentier au Grand-Lemps¹, 800 francs à Monsieur Jourdan, propriétaire à Burcin (probablement Alexandre Jourdan, adjoint en 1881 puis maire de Burcin à partir de 1888), et des sommes allant de 50 à 400 francs à divers voisins ou commerçants des environs. Il est également noté comme débiteur de sa femme, mais « pour mémoire », sans indication du montant.

*Une voiture a été remise en compensation d'une dette qu'il devait à un nommé Colliat son voisin² : il s'agit de François **Joseph** Colliat (1841-1894), maréchal-ferrant.*

La plupart des ouvriers dépositaires de la cinquantaine de métiers à tisser *ne veulent pas s'en dessaisir sans être payés de ce qui leur est dû.*

On trouve dans l'inventaire un descriptif précis des lieux, résumé ici dans la thèse de Jérôme Rojon, professeur agrégé d'histoire :

Frédéric Douillet, à Burcin (canton du Grand-

Lemps), a, lui aussi adopté ce mode d'organisation : il vit dans deux modestes pièces au rez-de-chaussée de sa maison, sommairement meublées. Au-dessus, il a agencé ses ateliers dans trois pièces : le comptoir, une pièce pour le dévidage (deux mécaniques) et une dernière pièce pour la canetière et deux pliages. Dans un hangar et dans une grange, il a déposé quinze métiers démontés et vingt-trois mécaniques de métiers. Il possède, enfin, une cinquantaine de métiers à tisser placés chez des ouvriers. Cependant, Douillet prévoyait, avant sa faillite au début des années 1880, de changer son organisation : il a aménagé à côté de sa maison un emplacement pour recevoir une machine à vapeur. Il ambitionnait de rassembler ses métiers dans une fabrique (non construite)³.

Hasard ou pas, Mariette Gallet meurt le 2 mai 1884 à 62 ans, trois jours après l'inventaire. La cause du décès n'est pas indiquée. Peut-être n'aura-t-elle pas supporté la perspective de la ruine...

L'examen de la matrice cadastrale de Burcin révèle que Frédéric Douillet vend tous ses biens immobiliers en 1885 et 1886 : il possédait sa maison et quelques terres acquises entre 1875 et 1882. Augustin Sarra Gallet, cousin germain de Mariette, devient propriétaire de la maison en 1885.

En novembre 1885, Frédéric est présent au mariage de son fils Amédée (1851-1909) ; il est alors qualifié d'employé, domicilié à Bourgoin.

1. Joseph Milliat-Carrus, qui fut victime d'un incendie en 1882, va lui aussi faire faillite à la même époque.

2. ADI - 5U1191, Tribunal civil de Bourgoin, Inventaire ms de la faillite Douillet, le 5 mars 1884.

3. *L'industrialisation du Bas-Dauphiné : le cas du textile (fin XVIII^e siècle à 1914)* par ROJON Jérôme - 2007 - Université Lumière Lyon 2.

La disparition

Il s'éteint à 74 ans et demi, le 26 mars 1900 à l'hospice de la Charité à Lyon où il vit. Le 28 mars, un convoi funéraire le transporte au cimetière de la Croix Rousse pour 34 francs 50.

A cette époque, on lui connaît deux enfants vivants : Amédée qui, fidèle à tradition familiale, est tisseur à la Croix-Rousse avec sa femme et leurs trois enfants et Marie qui vit à La Motte-d'Aveillans

avec son époux instituteur et leurs deux enfants.

Paul, né en 1847, est peut-être en vie mais on perd sa trace après 1861.

L'Hospice de la Charité recueillait, entre autres, les vieillards sans famille et les indigents : triste fin pour un descendant de « bonne famille », instruit – on voit pendant son mandat de maire qu'il écrit très bien – qui a certainement travaillé toute sa vie.



Lyon, place Bellecour et hôpital de la Charité

Conclusion

Frédéric Douillet n'aura pas réussi à faire prospérer l'ambitieuse entreprise qu'il projetait. Resterait à examiner en détail le faisceau des causes de cet échec que nous nous bornons à décliner : n'avait-il pas vu trop grand ? manquait-il de fonds au départ ? les nécessaires qualités de gestionnaire lui faisaient-elles défaut ? enfin, peut-être a-t-il

également souffert de la concurrence de Maurice Barbier à Oyeu qui employait quarante ouvriers en 1881⁹.

Il nous a été agréable de saluer la mémoire et le courage de ce tisserand qui, à force de lancer la navette du matin au soir et d'appuyer sur le pédalier à longueur d'années, avait finalement réussi à devenir entrepreneur.